

Animé «Metropolis» de Rintaro a de robots restes

L'adaptation géniale du manga-titre d'Osamu Tezuka de 1949, lui-même inspiré du film de Fritz Lang de 1927, revient en salles vingt-cinq ans après sa sortie.



Rintaro réinvente le Lang et cinquante ans d'imaginaire SF mondial. (Splendor Films)

Par **Léo Soesanto**

Publié le 25/12/2025 à 14h14

Un ploutocrate promet de façon théâtrale que l'humanité touchera les étoiles grâce à une révolution technologique au nom pas très sexy : non pas SpaceX, mais Ziggurat, soit une tour cyclopéenne qui a tout ce qu'il faut d'hubris dans les fondations pour s'effondrer. L'entame de *Metropolis* n'a pas donc vieilli. Et lorsque l'anime de Rintaro sort en mai

2001 après cinq ans de labeur, il est tout aussi raccord avec son époque, quelque mois avant le 11 Septembre. Et son cœur battant, l'androïde enfantin angélique Tami, s'interroge sur sa condition peu de temps avant celui d'*A.I. Intelligence Artificielle* de Steven Spielberg. En adaptant le manga-titre (1949) de son maître Osamu Tezuka, Rintaro complétait lui-même le large édifice initial : Tezuka n'avait jamais vu le film de Fritz Lang, sauf une unique photo de production dans un magazine, et appréciait peut-être avant tout la sonorité de «Metropolis» («Metroporisu» en japonais).

Rintaro réinjecte du Lang et cinquante ans d'imaginaire SF mondial en sus, d'*Astro Boy* à *Blade Runner*, en mettant en scène ce monde vertical sur le plan architectural et social (riche contre pauvres, comme dans le film de 1927), doublé cette fois d'un prolétariat mécanisé. Une inégalité en chasse une autre, avec un racisme antirobots (accusés de voler les emplois des humains), une milice chargée de traquer et détruire les modèles récalcitrants et une révolution qui gronde en ville. On ne se fiera aux visages mignons des protagonistes (surtout la bouille toute ronde du personnage de Shinsaku), au vu des auspices apocalyptiques du scénario de Katsuhiro Otomo, l'auteur d'*Akira*, qui n'oublie pas d'agiter le bâton toujours efficace de la menace atomique. Connaissant le romantisme spatial de Rintaro (*Galaxy Express 999*, *Albator*), l'émotion doit y exploser dans toutes ses contradictions, lorsque Tami découvre son (in)humanité ou qu'un autre androïde soit tué de manière brutale et tragique lors d'une émeute.

La beauté du film y est bien de suturer les extrêmes, aussi bien dans le fond que dans la forme : mixer les styles d'animations 2D (hyper-détaillé, chaleureux) et 3D (plus froid), avec comme point d'orgue la transfiguration de Tami, et habiller délicieusement de façon rétro ce climat de grand soir et de chaîne d'assemblage avec une BO jazzy, incongrue de prime abord mais totalement organique. L'usage très osé du *I Can't Stop Loving You* de Ray Charles comme contrepoint à la catastrophe techno-biblique mise en image est parmi ce qu'on a vu et entendu de plus beau dans l'animation moderne – un tour de force dans la réconciliation humain-mécanique peut-être plus puissant que le récit lui-même.

Metropolis de Rintarō, 1h57, en salles.